



histoire et patrimoine
de hillion

Bulletin n°10—Mars 2020



Chapelle de la Sainte Famille du Château des Aubiers

Prix : 5 euros

Organisation

Président Alain LAFROGNE
Responsable de la
publication Patrick CHANOT

Comité de rédaction

Marie-Paule MEHEUT
Ludovic DERON
André HELLIO

Le présent bulletin en version
papier est en vente auprès de
l'association au prix de 5 euros



*Photo de couverture
La Chapelle de la Sainte Famille (page 19)*

Crédits et participations

Catherine Bizien-Jaglin et l'équipe du CeRAA

Michel Guillaume

Marie-France et Francis Maréchal

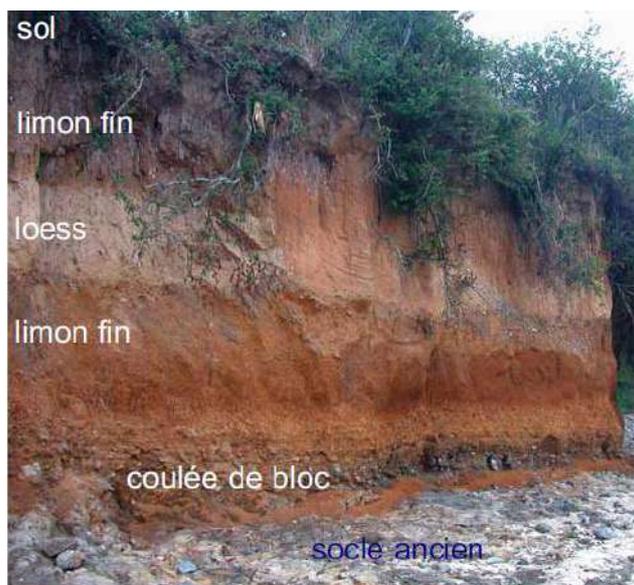
Jean François Lemounier

Louise Lallée

Angèle Collet

Sommaire :»

- Page 3** Editorial
- Pages 4 et 5** Nouvelles de l'association
- Pages 6 à 9** Géologie de Hillion
- Page 10** Prospections au Clos Cotte
- Page 11** Un sauvetage dans la baie en 1788
- Pages 12/13** Jean-Baptiste Briend père et fils,
une lignée de marins au long cours
- Pages 14 à 18** Le récit de la débâcle en 1940
selon Ernest Gaillard
- Page 19** La Chapelle des Aubiers
- Pages 20/21** Quand Hillion avait sa forge
- Page 22** Mathurin Guernion pendant la Grande Guerre
- Page 23** Photo de classe- Ecole Ste Jeanne d'Arc 1946
- Page 24** Dédicaces du livre « Hillion au fil de ses maires »
1789-1989



*Coupe géologique de la falaise de l'Hotellerie
(pages 6 à 9)*

Editorial

Notre association n'a guère plus de 5 ans d'existence. Un bilan rapide des recherches, activités diverses, publications et communications sous diverses formes, notamment expositions, nous conduit à être légitimement satisfaits du chemin parcouru.

Ce constat est fait également par de nombreux Hillionnais ou amoureux du patrimoine et de l'histoire de notre commune, ce qui a conduit certains à nous rejoindre au sein de l'association pour apporter un soutien ou s'impliquer dans nos diverses activités. Le nombre d'adhérents n'a cessé d'augmenter régulièrement, et il est actuellement de 61. Cette belle progression est un fort encouragement à poursuivre dans la voie que nous nous sommes tracée.

Le présent Bulletin reflète bien la diversité de nos activités.

Les articles couvrent de larges périodes de l'histoire de la commune. Tout d'abord nous sommes remontés très loin, à plusieurs centaines de millions d'années, pour présenter la géologie de la presqu'île qui façonne notre territoire : au cours de vos promenades, vous aurez un regard différent sur notre environnement.

Puis nous nous sommes intéressés au peuplement gallo-romain avec la poursuite de prospection archéologique, à certains événements du XVIIIe siècle (la baie a toujours été dangereuse), et du XXe siècle : le parcours de Mathurin Guernion, qui sera maire en 1945, pendant la Grande Guerre, la catastrophe maritime du paquebot « L'Afrique » dans lequel un Hillionnais naviguait comme lieutenant, la débâcle de l'armée française vécue par Ernest Gaillard, les souvenirs de la dernière forge de Hillion.

Lors des Journées du Patrimoine de septembre dernier, de nombreux visiteurs se sont rendus au château des Aubiers : la chapelle du château présentée sous ses différents aspects, patrimonial et historique, prolongera leur visite.

Ce Bulletin met bien en relief la richesse de l'histoire et du patrimoine de notre commune. Nous sommes toujours à l'écoute de celles et ceux qui pourraient nous suggérer des témoignages et des pistes de recherches : n'hésitez pas à nous contacter !



Alain LAFROGNE
Président

Assemblée générale du CeRAA

Notre association étant membre du CeRAA, plusieurs adhérents l'ont représentée à l'Assemblée Générale qui s'est tenue le 7 décembre. Parmi les différents sujets abordés, plusieurs ont retenu notre attention :

- Un programme de recherche sur la typo chronologie des enclos reconnus par photographies aériennes, concernant plus de 4300 sites
- Une recherche sur un site paléo métallurgique en Haute-Bretagne avec une analyse poussée des résidus ouvrant des perspectives sur la connaissance de cet établissement, montrant l'intérêt de découvrir de tels sites.
- Les résultats de la prospection aérienne 2019 qui a permis de repérer environ 60 enclos inédits ou apportant des informations complémentaires.
- La création d'un réseau associatif fédéré par le CeRAA, avec le soutien de la Région Bretagne, plusieurs associations locales étant intéressées comme HPH par le patrimoine de leur commune ou d'un territoire. Une rencontre de ces différentes associations est prévue en février, au cours de laquelle chacune présentera un aspect de ses activités de terrain. AL



Journées du Patrimoine

Nous avons souhaité faire découvrir ou redécouvrir un patrimoine peu connu de la commune. Le 21 et le 22 septembre dernier, grâce à l'amabilité du propriétaire du château des Aubiers, nous avons pu organiser des visites guidées du parc, de la chapelle, des abords du château actuel et de l'ancien château niché au milieu des arbres. Les visiteurs sont venus très nombreux, plus de 550, et ont suivi les visites guidées assurées par Danielle et Patrick, qui se sont enchaînées les unes après les autres. L'afflux des visiteurs a été bien maîtrisé grâce à l'intervention d'une dizaine d'adhérents de HPH qui se sont mobilisés pour gérer la circulation et le stationnement des véhicules sur le parking de carrière du Cré.



La visite classique de l'église saint Jean-Baptiste, principal patrimoine de la commune, est toujours très prisée, surtout celle de la tour-clocher du haut de laquelle on peut admirer un magnifique panorama. Alain a assuré les visites guidées de l'église, et plusieurs adhérents ont réglé l'accès au clocher. 110 personnes ont pu apprécier ces découvertes. AL



Atelier Généalogie

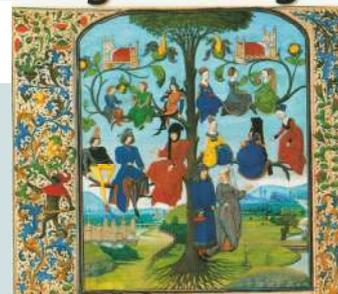
Les réunions de l'atelier généalogie ont repris depuis le début novembre. Quelques adhérents y viennent régulièrement, et les «arbres» commencent à s'élever.

Si vous souhaitez commencer votre généalogie, vous pouvez toujours intégrer le groupe à tout moment. L'animateur est là pour vous conseiller, vous aider à démarrer votre propre « arbre généalogique ».

Chacun avance à son rythme, et travaille sur sa propre généalogie, pendant les réunions. Il suffit de venir avec quelques renseignements que vous avez rassemblés (noms et dates de naissances des parents, des grands-parents de la personne qui fait son arbre,).

Pour les Côtes d'Armor, les archives numérisées s'arrêtant à 1905, il est nécessaire de rechercher dans vos archives ou auprès de personnes pouvant vous procurer ces renseignements qui vous permettront de commencer votre «arbre», ascendant ou descendant. En ce qui concerne Hillion et St René, tous les actes de 1906 à 1944 ont été photographiés pour le Centre Généalogique et sont à notre disposition.

Venez nous rejoindre les 1er et 3ème mardis de chaque mois de 14H30 à 16H30, vous serez les bienvenus . AH

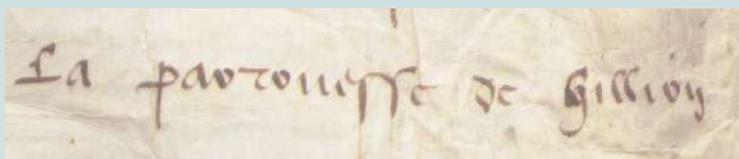


Atelier Paléographie

Pour aller plus loin dans l'étude de la paroisse d'Hillion du bas moyen âge (ou moyen âge tardif) jusqu'au XVIIIe siècle, il nous est indispensable de dépouiller les archives du Duché de Penthièvre auquel la paroisse était rattachée jusqu'à la révolution française et dont le fonds est conservé aux archives départementales des Côtes d'Armor sous les cotes I E 251 à I E 269. Ces archives ont trait notamment aux hommages et aveux des familles nobles et ventes de terres sur la paroisse entre 1418 et 1774. La transcription de ces textes est très difficile et nous impose d'avoir des connaissances en paléographie médiévale. Dans ce cadre, HPH va proposer un atelier de paléographie au cours de ces prochaines semaines avec en parallèle des cours de l'histoire de l'écriture indispensable à la compréhension de l'évolution de la graphie. LD



Exemple de transcription d'un extrait du compte de fabrique de la paroisse d'Hillion de 1495



Autre exemple de transcription d'un extrait des regers du parlement de 1545 - La parrouesse (paroisse) de Hillion

Assemblée générale de l'association HPH

L'Assemblée générale de notre association s'est déroulée le 18 octobre 2020. Il est à noter la progression régulière du nombre d'adhérents.

A l'aide d'un diaporama, le vice-président, Patrick Chanot a exposé les diverses activités de l'exercice 2018-2019 : réunions hebdomadaires, l'édition des bulletins 8 et 9, la parution du livre « Hillion dans la Grande Guerre, la participation aux différentes manifestations communales, les visites et activités de terrain ; cette année, exceptionnellement, 2 expositions ont été proposées : une relative au centenaire de la Grande Guerre, l'autre intitulée « Hillion, hier et aujourd'hui » avec une fréquentation importante pour les deux.

Le président, Alain Lafrogne, a mis l'accent sur les travaux de cette année, particulièrement les recherches sur Hillion au Moyen-Age, la poursuite du collectage des mémoires du 20e siècle (guerre 39-45, guerre d'Algérie, les vieux métiers), de nouvelles prospections archéologiques.

Le trésorier, Ludovic Déron, a présenté le bilan de la période du 1er septembre 2018 au 31 août 2019 : le résultat négatif (- 1 085 €) s'explique par le coût de réédition du livre sur la Grande Guerre, tous les livres n'ayant pas été encore vendus. Il a annoncé qu'un nouvel ouvrage, « Hillion au fil de ses maires » sera en vente début décembre, pour lequel une souscription a aussi été lancée.



Géologie de Hillion

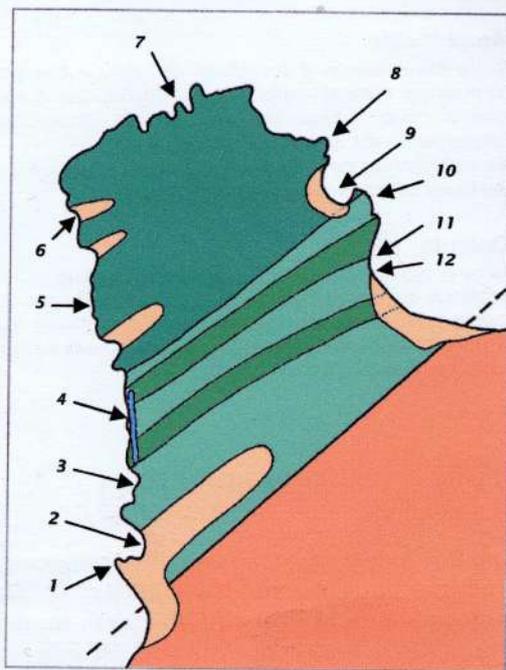
La Presqu'île de Hillion est constituée de roches très anciennes. Elle possède à sa base des formations pentévriennes (entre 756 et 645 millions d'années).

La pointe elle-même est constituée par des formations briovériennes (entre 600 et 588 millions d'années).

Le filon de dolérite est un peu plus jeune (environ 300 millions d'années). Seules les falaises sont des formations récentes d'âge quaternaire (entre 300000 et 5000 ans.)

Deux chaînes de montagnes ont affecté la région :

- La chaîne cadomienne vers 580 millions d'années a redressé et transformé les différentes formations initiales (sédiments et roches volcaniques).



-  Formations quaternaires
-  Filon de dolérite
-  Métasédiments briovériens
-  Gabbro et diorite
-  Amphibolite
-  Formations pentévriennes

- La chaîne hercynienne vers 300 millions d'années a surtout affecté le sud du massif armoricain. Ici, elle se traduit essentiellement par des failles (les filons de dolérite par exemple)



I – Tuf volcanique schistosé métamorphique de la pointe de Fontreven

Nous avons vu cette roche avec Michel BALLEVRE lors de la sortie du 30 mars 2002.



Voici un extrait du compte rendu de cette sortie :

« La roche à l'affleurement est vert pâle (chlorite et amphibole verte) d'aspect schisteux, avec un plan de débit bien net. La schistosité est grossièrement verticale (orientation : Nord 50°- pendage : 60° vers le Sud). A la base des plans de schistosité, des stries verticales sont très visibles : c'est la linéation d'étirement.

Cette roche, aujourd'hui très déformée, correspond à d'anciennes cendres volcaniques : c'est un tuf volcanique schistosé et métamorphique.

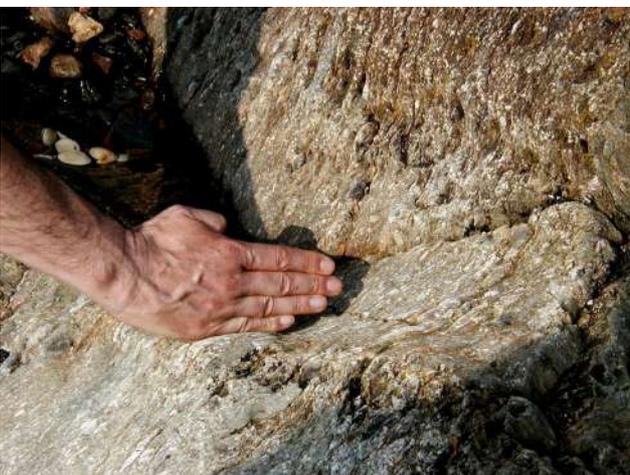
Quand il y a des variations, il peut s'agir de coulées plus massives ou de tufs plus bréchiques. »

2 – Falaise de limon de l'Hôtellerie

Le limon est visible en de nombreux endroits du fond de la baie, là où la



mer a découpé une partie du dépôt pour former une falaise facile à repérer dans le paysage à sa couleur jaune et à ses éboulements fréquents. Dans l'Anse d'Yffiniac, les falaises du Valet, de la Grève des Courses ayant été détruites, c'est à l'Hôtellerie (Hillion) que se trouve maintenant la plus belle coupe.



3 — Poudingues déformés selon le plan indiqué par la main de Michel BALLEVRE

Les galets de ces poudingues (qui sont l'équivalent des célèbres poudingues de Cesson) sont étirés verticalement (comme les tufs) et ont sensiblement la même orientation. Il s'agit donc bien d'un même ensemble que la carte au 1/50.000 appelle « métasédiments ».



4 – Boules de dolérite couvertes de lichens

Le filon de dolérite est parallèle à la côte sur quelques centaines de mètres.

C'est la présence des boules sur l'estran qui permet de le localiser. On voit aussi (au niveau du filon lui-même), de superbes « altérations en boules ».

Chaque boule est entourée de très fines écailles faisant penser à des « pelures d'oignons » (c'est le terme que les géologues emploient pour les décrire). Le même processus est à l'origine des « chaos granitiques » mais ici (avec la dolérite) les boules sont souvent plus petites et les écailles beaucoup plus fines

5 – Plissements à Saint-Guimond

Ces superbes plissements, vus en coupe sur la photo, sont probablement des « plis d'entraînement » : ils sont en effet bien localisés et n'affectent pas l'ensemble des couches.

La roche étant formée de lits alternativement clairs et sombres, la forme du



pli apparaît bien : anticlinal, synclinal, charnières... tout y est !

6 - Quaternaire au sud de la pointe du Grouin

Ici ce n'est pas essentiellement du limon (bien qu'il y



en ait une certaine épaisseur à la base) qui forme cette falaise mais des gros blocs (de tailles variables cependant). Les géologues parlent

de « head ». C'est le résultat de « coulées de solifluxion » : des « coulées de boue » qui se sont produites lors des périodes les plus froides du quaternaire. Le sol, gelé sur une grande épaisseur, dégelait parfois en surface et, gorgé d'eau, se mettait en mouvement dans le sens de la pente.

7 – Amphibolites entre les deux pointes



La roche est sombre, massive. Elle n'est cependant pas homogène : on voit bien les stries et on devine des noyaux plus sombres par endroits.

La carte au 1/50.000 place ces amphibolites (métabasaltes ?) dans la série d'Erquy : une série volcano-sédimentaire (célèbre par son affleurement à la pointe de la Heussaye). Son âge briovérien a finalement été reconnu (608 millions d'années) mais après de multiples péripéties.

8 – Amphibolites avec altérations en boules au nord de la plage de Lermot

C'est la même formation que précédemment mais elle paraît ici plus homogène. La légende de la



carte parle de « métagabbros amphibolitisés ».

Comme au niveau du filon de dolérite, on voit ici aussi des écailles entourant des blocs arrondis. Il est vrai que basalte, gabbro et dolérite dérivent d'un même magma : c'est le mode de mise en place qui diffère.

9 – Sidérolithique en galet plage de Lermot

Pendant certaines périodes chaudes de l'ère tertiaire, une carapace latéritique avec cuirasses ferrugineuses s'est formée sur la région.



L'érosion en a fait disparaître la plus grande partie mais il en reste des lambeaux ici ou là. Le nom de « sidérolithique » (du grec sidéros = fer et lithos = pierre) est celui qui convient le mieux pour désigner de telles formations.

On en trouve actuellement des restes :

soit au niveau des falaises marines récentes et parfois au pied de celles-ci en galets plus ou moins roulés par la mer (comme c'est le cas ici)

soit dans certaines constructions anciennes (église de Morieux, colombier du Vau Joyeux en Planguenoual... église et calvaire d'Hémonstoir...).

10 – Laves en coussins intercalées dans les méta sédiments

Lorsque des coulées de basalte arrivent sous une épaisseur d'eau telle que la pression est supérieure à celle des gaz, le magma forme des sortes d'entonnoirs qui s'allongent de plus en plus (que l'on appelle des « coussins »). En effet la croûte formée par refroidissement rapide au contact de l'eau de mer forme une sorte de tube à l'intérieur duquel la lave continue de circuler.



Une seconde émission de lave forme de nouveaux coussins qui peuvent se superposer aux premiers tout en se moulant dessus... et ainsi de suite.

II – Filons de quartz avec enclaves de méta-sédiments



L'abondance, la taille et la couleur blanche de ces filons font qu'ils se remarquent facilement à la base de la falaise. Ils correspondent sans doute à des cassures qui ont du rejouer à plusieurs reprises. L'eau y circulant a déposé de la silice (qu'elle contenait à l'état dissous) : avec le temps en effet la silice se déplace aussi facilement que le calcaire (c'est seulement beaucoup plus lent !).

Mais ce n'est pas le temps qui a manqué à ces formations vieilles de 600 millions d'années environ (le briovérien) et qui ont subi deux orogénèses (formation de deux chaînes de montagne) : la chaîne cadomienne et la chaîne hercynienne.

12 – Un aspect particulier des métasédiments



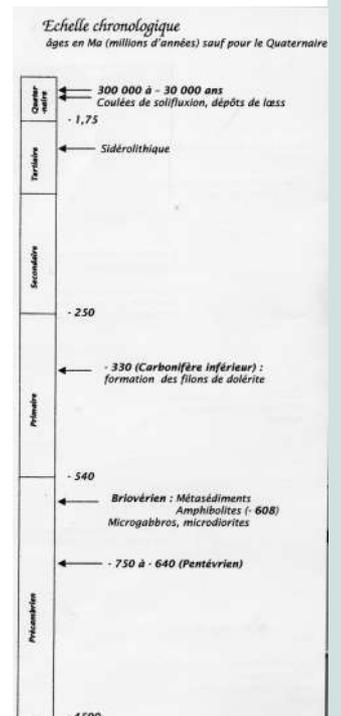
Un premier litage (la schistosité) est comme recoupé perpendiculairement par des sortes de stries et cela sur plusieurs mètres de hauteur. Sans doute des traces de cassures qui ont affectés la roche une fois celle-ci déjà bien transformée et litée...

Une histoire longue et complexe donc comme pour les filons précédents.

La « base » de la presqu'île (qui n'est pas prise en compte ici) est formée de roches encore plus anciennes. Il s'agit d'une formation de diorites (variété trondhjémites) avec de « nombreux filons et mini-intrusions de microdiorites et microgabbros » d'un âge compris entre 645 et 625 millions d'années (le pentévrien).

On voit ces formations au nord de Pissoison (vers le fond de la baie) et après Bon-Abri (en allant vers l'estuaire du Gouessant) ainsi que sous la chapelle Saint-Maurice, sur la commune de Morieux.

Michel Guillaume



Prospections au Clos Cotte



Voie gallo-romaine Corseul-Carhaix

Dans le Bulletin N°7 nous avons donné quelques informations concernant la prospection archéologique réalisée en octobre 2018 au Clos Cotte sous l'égide du CeRAA (Centre Régional d'Archéologie d'Alet). Les différents objets trouvés ont fait l'objet d'une analyse au CeRAA dont le rapport vient d'être communiqué au Service Régional d'Archéologie.



Les prospecteurs en lignes

La présence de l'importante voie gallo-romaine reliant Fanum Martis (Corseul) à Vorgium (Carhaix) sur la commune, la mention dans d'anciens documents de Vetus Stabulum (qui signifie « relais, auberge » de voie gallo-romaine) à Licellion nous avaient incité à proposer une première prospection archéologique sur un site jouxtant la voie. Il nous est alors apparu nécessaire d'étendre les investigations plus au nord.

Sous la direction de Catherine Bizien, archéologue directrice du CeRAA, 19 prospecteurs membres de HPH et du CeRAA sont intervenus pour un examen superficiel minutieux, quadrillant les parcelles dans les sens nord-sud, puis est-ouest pour définir l'emprise du gisement.

Sur la partie centrale, d'une superficie d'environ 1600 m², il a été observé un épandage dense de tegulae (tuiles de toit). 18 fragments de céramiques sigillées ont été trouvés, ainsi que 12 de céramiques communes, des morceaux de suspensura et un élément de dalle de schiste, ces derniers éléments suggérant la présence d'un bâtiment thermal.



*Vestiges d'hypocauste à Vieux-la-romaine (Normandie).
Observez les dalles de suspensura*

La céramique sigillée est une céramique fine utilisée pour le service de table. Elle se caractérise par un vernis rouge et des décors en relief. La suspensura est une dalle de brique de très grande dimension, d'environ 6 cm d'épaisseur, reposant sur de petits piliers en briques, servant de plancher aux hypocaustes des thermes.

Les fragments de céramiques ont été datés du Haut Empire romain, soit du début de notre ère à environ 235 ap JC. Cette prospection confirme la présence d'un établissement gallo-romain important. AL



*Fragments de poteries sur
un morceau de suspensura*

Un sauvetage dans la baie en 1788

La lecture des vieux journaux est toujours pleine de surprises. Voici un extrait de la « Gazette de France » publiée à Paris en avril 1788 et qui relate un événement malheureusement coutumier à Hillion : une noyade accidentelle. Cette fois-ci la victime est sauvée grâce au courage des sauveteurs.

4 avril 1788

On mande de Saint-Brieuc le trait suivant de courage et d'humanité : Les sieurs Derrien, frères, revenaient le 18 février de la paroisse de Hillion près de Saint-Brieuc et remontaient la rivière d'Yffiniac, le long du petit bras de mer qui sépare la paroisse de Hillion de celles de Cesson et Langueux ; il était entre six et sept heures du soir, la mer commençait à perdre, et le temps était obscur. Ils entendirent crier au secours, et jugèrent que quelque voyageur avait entrepris de traverser trop bas la filière formée par le cours de la petite rivière d'Yffiniac, où la mer était encore. Les sables mouvants rendent ce passage fort dangereux, surtout à la morte eau et pendant l'hiver où le courant varie presque à chaque marée. Le sieur Derrien, brave, sensible et excellent nageur, se prépare à voler à son secours. Son frère, qui ne sait pas nager essaie de le retenir, mais entrevoyant la tête de l'infortuné qui se débattait, il n'écoute rien, se jette à l'eau, nage 40 à 50 brasses, saisit un cavalier presque mort et l'entraîne au rivage. A peine il l'y a déposé qu'il se rejette à la mer pour sauver le cheval ; en s'en approchant, ses pieds s'enfoncent dans le sable, il ne s'en tire qu'avec peine et revient à terre. Armé de son couteau, il retourne et sauve la valise. Dans un autre voyage il tire la selle, mais ses efforts pour sauver le cheval sont inutiles. Mouillé, transi de froid, il ne retrouve plus ses habits que l'eau avait emportés. Il partage ceux de son frère, et envoie son chien à la quête des siens. L'animal les rapporte au rivage, jusqu'à son couteau. La personne qu'il avait sauvée se trouve être le sieur Loncle, avocat à Moncontour et ami de son frère.

Nous avons retrouvé tous les protagonistes de cette histoire :

Il s'agit de Jérôme Pierre Loncle de Launay, avocat à Moncontour, où il est né en 1755

Fils de Mathurin Joseph Loncle de Launay, avocat au Parlement, et de Jeanne Cherdel, demoiselle de la Ville Helio

Il épouse le 23 novembre 1779 Marie Suzanne Veillet du Frêche



Armes des « Loncle de Launay »

1788
de la Tour d'Auvergne, Dame pour accompagner Madame.
 Le Marquis de Monteil, Ministre plénipotentiaire du Roi, près la République de Gènes, de retour en cette Cour, par congé, a eu, à son arrivée ici, le 30, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, par le Comte de Montmorin, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des Affaires étrangères.
De Paris, le 4 Avril 1788.
 On mande de Saint-Brieuc le trait suivant de courage & d'humanité. « Les sieurs Derrien, frères, revenaient, le 18 Février, de la paroisse de Hillion-saint-Brieuc, & remontoient la rivière d'Yffiniac, le long du petit bras de mer qui sépare la paroisse de Hillion de celles de Cesson & de Langueux ; il étoit entre six & sept heures du soir, la mer commençoit à perdre, & le tems étoit obscur. Ils entendirent crier au secours, & jugèrent que quelque voyageur avoit entrepris de traverser trop bas la filière, formée par le cours de la petite rivière d'Yffiniac, où la mer étoit encore. Les sables mouvans rendent ce passage fort dangereux, sur-tout à la morte eau & pendant l'hiver, où le courant varie presque à chaque marée. Le sieur Derrien, brave, sensible & excellent nageur, se prépare à voler à son secours ; son frère, qui ne fait pas nager, essaie de le retenir ; mais entrevoyant la tête de l'infortuné qui se débatoit, il n'écoute rien, se jette à l'eau, nage 40 à 50 brasses, saisit un cavalier presque mort, & l'entraîne au rivage ; à peine il l'y a déposé, qu'il se rejette à la mer pour sauver le cheval ; en s'en approchant, ses pieds s'enfoncent dans le sable, il ne s'en tire qu'avec peine & revient à terre ; armé de son couteau il retourne & sauve la valise ; dans un autre voyage il tire la selle ; mais ses efforts pour sauver le cheval sont inutiles. Mouillé, transi de froid, il ne retrouve plus ses habits que l'eau avoit emportés ; il partage ceux de son frere, & envoie son chien à la quête des siens ; l'animal les rapporte au rivage, jusqu'à son couteau. La personne qu'il avoit sauvée se trouve être le sieur Loncle, Avocat à Moncontour, & ami de son frere. »
 Les Numéros fortis au Tirage de la Loterie Royale de France, du 1.^{er} Avril, font : 5, 62, 55, 78, 39. Le prochain Tirage se fera le 15 Avril.
 N. B. Dans la Gazette du vendredi, 21 Mars, à l'article des Fêtes de Madame Victoire, au lieu de la Vicomtesse de Talaru, tenant la nappe, lisez : la Princesse de Ghiffelle, Dame pour accompagner cette Princesse, tenant la nappe.
 Dans la Gazette du 1.^{er} Avril, parmi les personnes qui ont eu l'honneur de monter dans les voitures de Sa Majesté, & de la suivre à la chasse le 22 Mars, il faut lire : le Vicomte de Kermadec, au lieu de Kenedet.

Le texte de la gazette

On connaît de lui un ouvrage disponible à la bibliothèque de Rennes :

Replique pour le citoyen Jean-Baptiste Veillet Dufrêche, négociant, intimé, demandeur. Contre la citoyenne Marie-Suzanne Veillet Dufrêche, autorisée du citoyen Jérôme Loncle-Launay, homme de loi, celui-ci en autorité et en privé nom, appelants... de jugemens rendus au tribunal civil de première instance, à Saint-Brieuc... les 28 frimaire et 23 germinal an 9, et d'ordonnance du 5 ventôse même année, défenseurs, Signé : Piolaine, avoué

Les deux sieurs Derrien sont :

Jean-Baptiste Derrien, né le 6 février 1751 à Canihuel, perruquier à Saint Brieuc, mort le 20 février 1826 (le sauveteur) Il épouse en 1785 Julie L'Huillier de Chatelaudren

Et Jean-François Derrien, né le 3 mars 1753 à Canihuel, maitre de musique de la Cathédrale de St Brieuc et greffier de la justice de paix. Ce doit être à ce titre qu'il est ami de Jérôme Loncle. Il épouse Etienne Sicca de Moncontour le 9 mars 1778 à Saint Brieuc Il décède le 17 aout 1812. A son décès, il est noté comme « commis de l'état-civil de Saint-Brieuc »



Augmentation de 50 livres pour le sieur Derrien – Archives évêché St Brieuc – 1780

PC

Sur la psallette de St Brieuc voir

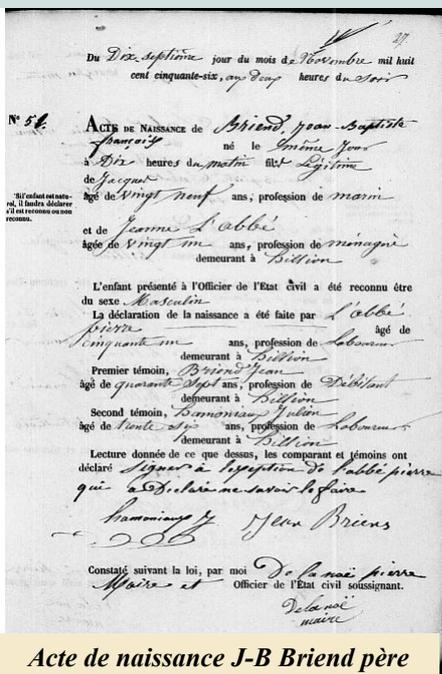
<http://www.infobretagne.com/saintbrieuc-psallette.htm>

Jean-Baptiste Briend, père et fils, une lignée de marins au long cours

Jean-Baptiste Briend est né le 17 novembre 1856 à Hillion, fils de Jacques Briend et Jeanne Labbé.

Jacques Briend est marin.

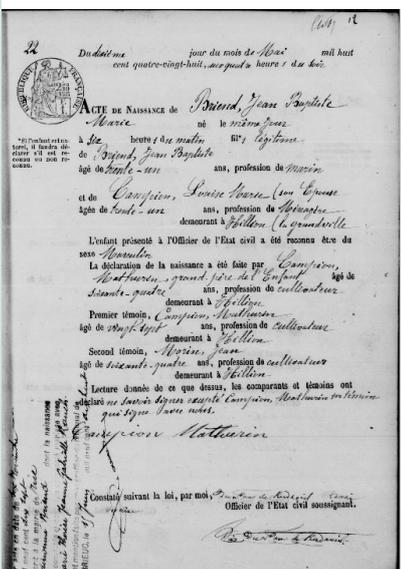
Leur domicile se situe à La Grandville. Comme bon nombre d'Hillionnais de cette époque, Jacques est aussi cultivateur et c'est ce titre qui apparaîtra dans son acte de décès du 1^{er} octobre 1900.



Acte de naissance J-B Briend père

Jean-Baptiste se retrouve à l'âge de 14 ans sur les listes des marins pouvant pratiquer le cabotage. Il lui faudra quelques années pour pouvoir exercer au long cours. Le 14 octobre 1883, il se marie à Hillion avec Louise Champion née le 31 décembre 1856 à Hillion, fille de Mathurin Champion et Louise Guernion.

Successivement vont naître de ce mariage Louise, née le 12 mai 1884 à Hillion. Elle épousera Jules Ollivier de Saint-Brieuc en 1909 Jeanne Marie, sa jumelle, qui épousera Eugène Bouché en 1910



Acte de naissance J-B Briend fils

Et enfin Jean-Baptiste Marie, né le 10 mai 1888 à Hillion dont l'histoire suit.

Jean-Baptiste Briend père décédera en mer le 29 novembre 1916, mais le nom du bateau est pour le moment introuvable, ainsi que les circonstances de ce naufrage.

En 1917, Jean Baptiste Briend fils habite

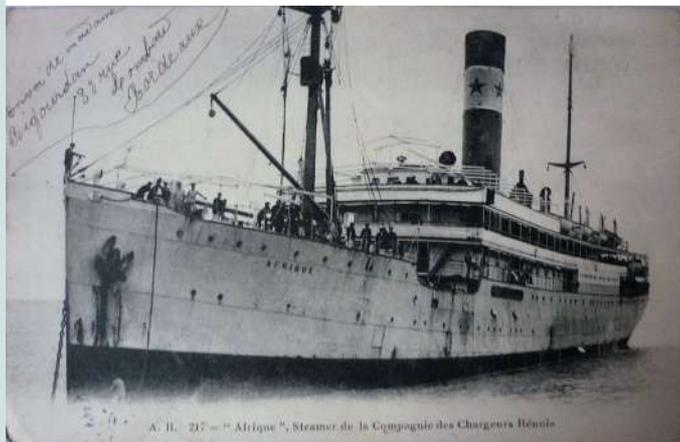
Nice. Il se marie le 6 janvier avec Marie Thérèse Rauch. Lui aussi marin, il accède au grade de lieutenant. N° matricule NAF-060-E (NR 004)

En 1920, il navigue sur le Paquebot « l'Afrique » sous les ordres du Commandant Le Du

L'Afrique est un paquebot appartenant à la ligne maritime des Chargeurs réunis ; construit en 1907, il fera sa traversée inaugurale le 22



J-B Briend fils



juillet 1908. Il avait pour mission de rallier les différents ports de l'Afrique française (AOF et AEF) Il sombrera aux premières heures de la journée du 12 janvier 1920, il y a tout juste 100 ans, par gros temps, aux abords nord-est du plateau de Rochebonne à moins de 23 milles (42 km) des Sables-d'Olonne (Vendée, France) avec à son bord 568 personnes. Cette catastrophe est considérée comme la plus grande catastrophe maritime française.

Canots de Sauvetage de « l'Afrique » Idem page suivante





Le nombre exact de passagers, embarqués avant le naufrage, est resté longtemps incertain avec tous les soldats africains, les troisièmes classes, les travailleurs africains... mais on sait désormais qu'il s'élevait (toutes classes confondues) à 602 passagers dont 28 militaires non africains, 192

tirailleurs sénégalais, dix indigènes civils dits des « laptots », 106 personnes de première classe (enfants compris qui étaient au nombre de 19), 67 autres de deuxième classe et 81 de troisième classe dont certains étaient entassés sur l'entrepont avec les « laptots ». Deux passagers (MM. Brigou et Méricault) n'avaient pas embarqué à l'inverse de M. et Mme Arnaudet et leurs deux enfants qui auraient embarqué à la dernière minute sur le paquebot. Les deux frères armateurs Charles et Pierre Begouën, associés-gérants de Devès & Chaumet, périrent dans le naufrage. Seulement 34 personnes (1 passager et 33 membres d'équipage) reviendront de ce périple.

Ces passagers ne sont en aucun cas des touristes ; on y trouve une vingtaine de religieux, beaucoup de militaires, des fonctionnaires de haut rang et leurs subalternes, des commerçants, des représentants de grandes filiales industrielles venues investir en Afrique mais aussi de jeunes épouses, parfois accompagnées de leurs enfants, rejoignant leurs maris.

N'oublions pas que l'Afrique était un navire mixte qui transportait aussi de la cargaison. Ce chargement se serait élevé à cinq cents tonnes de « divers », en grande partie des colis postaux, des produits manufacturés, du champagne...

Le coffre de bord aurait contenu 20 millions de francs en



Mgr Jalabert et les prêtres décédés

billets pour différentes compagnies auxiliaires, et la légende voudrait que l'un des membres du clergé (Mgr Jalabert) présent sur le bateau ait amené de l'or avec lui (confié par le pape) pour construire une cathédrale à Dakar.

Après deux premières enquêtes bâclées et rapidement oubliées innocentant la compagnie

des Chargeurs réunis, une troisième fera surface 12 ans après le drame, versant quelques millions de francs seulement aux familles les plus fortunées.

La compagnie des Chargeurs réunis était accusée de ne pas avoir mis suffisamment de canots de sauvetage sur le paquebot et de ne pas l'avoir assez entretenu (voie d'eau).

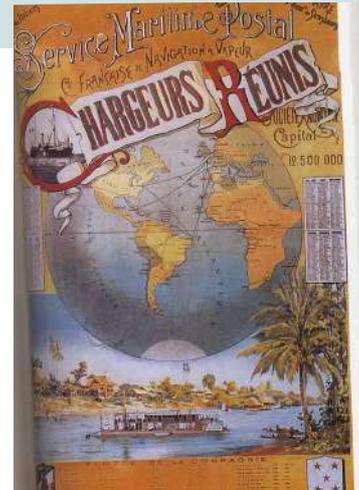
Malgré tout, la compagnie sera une nouvelle fois innocentée et même quelques victimes (3e classes surtout) seront obligées de payer des dommages-intérêts envers la compagnie.

La piste de l'accusation de la compagnie étant rapidement dissipée (malgré quelques contrôles de la compagnie mal effectués envers l'Afrique), les familles de victimes s'attaqueront alors à l'équipage, qui sera innocenté lui aussi : en effet les gens pensaient que l'équipage était parfaitement incompetent alors que les 3/4 de l'équipage connaissaient bien leur navire (certains même naviguaient dessus depuis bientôt 10 ans).

Sur le plan politique, l'Afrique servira d'attaque pour les députés de gauche (la France est en pleine élection présidentielle lors du drame) accusant la droite d'avoir blanchi la compagnie des Chargeurs réunis. L'idée de création d'une unité de sauvetage en mer sera d'abord envisagée puis rapidement abandonnée faute de moyens.

L'épouse de Jean-Baptiste Briend, Louise Campion décédera le 7 mars 1922 après avoir fait édifier un monument au souvenir de ces deux marins dans le cimetière de Hillion.

PC



Affiche des « Chargeurs réunis »



Le récit de la débâcle de 1940 par Ernest Gaillard



*Ernest Gaillard lors de son incorporation
(2e rang, 3e à partir de la droite)*

En mai 1940 l'armée française est prise au dépourvu devant la brutale attaque allemande dans les Ardennes. Elle oppose malgré tout une résistance coriace avec un esprit de sacrifice . Mais la puissance de l'armée allemande très mécanisée est telle que nos soldats doivent reculer. Les bombardements intensifs provoquent l'exode des populations gênant par là-même les mouvements des grandes unités qui se désarticulent. Dans ce contexte Ernest Gaillard mobilisé en 1939 au 205e RI section moto (son rôle était de précéder en tête de convoi un lieutenant en side-car pour régler l'avancée des véhicules militaires) nous retrace son parcours.

Je ne peux raconter tous les détails de notre retraite. Cependant, je peux citer quelques péripéties. Il est bien évident qu'il y a une grande panique. Notre lieutenant et capitaine sont aussi bouleversés que nous et manquent de sang-froid. Si bien qu'au lieu d'aller vers l'arrière, ils se trompent en se dirigeant vers Stone en feu. Une section d'infanterie rampe dans le fossé et est prête à ouvrir le feu sur nous. Notre casque diffère ainsi que notre tenue, si bien qu'après quelques paroles échangées entre les chefs de section, nous faisons demi-tour à toute vitesse, cette fois vers Vouziers, alertant les troupes de réserve sur notre passage qui terminent leur souper.

A l'entrée de la ville indiquée pour notre repli, nous sommes stoppés par un barrage de gardes mobiles qui nous dirige vers la cour d'une caserne voisine.

Celle-ci est bombardée à chaque instant. Toute la journée, le lendemain, il faut rester allongés sous les arbres et ne pas bouger, miracle, il n'y a aucune bombe sur la caserne sauf quelques éclats et notre groupe d'au moins 150 hommes provenant de diverses unités est sain et sauf.

Le soir, à la nuit tombante, l'ordre nous est venu de prendre la direction de Reims en traversant Vouziers où les incendies font rage.



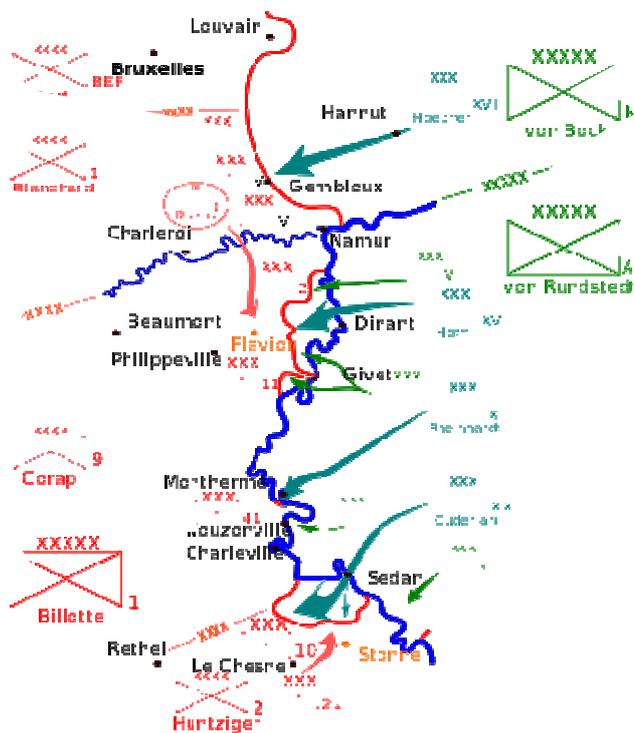
*Eléments du détachement de circulation routière
du premier corps d'armée 1940*

Nous sommes restés une dizaine de motards groupés, commandés par deux sous-officiers de transmissions et de chez nous, vers dix heures du soir, nous jugeons prudent de nous arrêter, la circulation est trop difficile sans lumière et la route est encombrée par les convois de réfugiés qui circulent à l'aveuglette.

Une ferme abandonnée de ses occupants se trouvent à propos dans un hameau. Dans un hangar, nous installons des bottes de paille pour nous protéger d'éclats de bombes toujours imprévisibles et nous dormons à poings fermés après avoir absorbé quelques biscuits de réserve arrosés de vin découvert dans la ferme par les fouineurs.

Le matin, au petit jour, nous sommes alertés par les bourdonnements de moteurs terrestres et aériens, chacun de se lever en vitesse, pour mettre le nez dehors.

Nous sommes auprès d'un terrain d'aviation canadien disposant d'escadrilles de chasse reconnaissables à une aile plus claire que l'autre. Nous voilà rassurés. En effet, nous n'avons pu remarquer dans le ciel jusque là deux ou trois avions alliés ou français.



Situation générale sur la Meuse le 14 mai 1940 au soir

Les soldats de ce camp viennent nous rendre visite, nous apportant pain et cigarettes, pour le reste, c'est facile et l'un de tuer de la volaille et l'autre d'éplucher des légumes tandis que les plus doués pour la cuisine occupent les fourneaux d'un restaurant vide de ses occupants. Nous avons un menu copieux arrosé avec des liqueurs et les meilleurs vins de la cave. Inutile de dire qu'il n'est question d'enfourcher les motos de sitôt. Une bonne sieste est très appréciée.

Une estafette est envoyée en reconnaissance avec un sous-officier afin d'obtenir des instructions sur notre mouvement.

Il faut reprendre la route pour tomber sur un nouveau barrage qui a pour mission de trier les débris d'unités. L'infanterie est dirigée vers un massif forestier. Nous sommes bien ravitaillés et la nuit, nous dormons sous notre toile de tente dans un trou individuel.

Le lendemain, c'est le recensement. Mon régiment est dissous et nous prenons le n°83 dit d'infanterie légère vu sa faible structure.

Nous sommes relativement tranquilles tout en restant prudents, nous avons l'interdiction de sortir du bois.

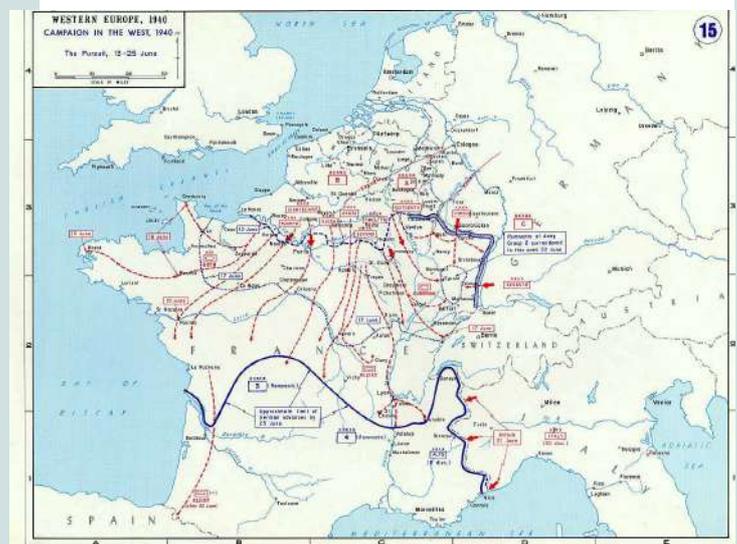
Les informations manquent mais nous savons que les allemands portent leurs efforts principaux sur une course à la mer, afin de prendre au piège les troupes massées dans le Nord et aussi, pour s'assurer de la maîtrise des ports, têtes de pont vers l'Angleterre, ce qui donne un répit.

Au bout de quelques jours, nos unités sont reconstituées et en ordre opérationnel. L'ordre est donné de nous mettre en route par nos propres moyens. Et petit à petit, nous savons que nous prenons la route de Verdun, en effet, au bout de quelques jours, nous atteignons la ceinture fortifiée de cette ville. Mais toujours en état d'alerte, nous recevons quelques compléments d'équipement et aussi un peu de repos amplement mérité après cette longue marche. Encore une fois, la moto m'est utile. Fatigués plutôt de ne pas rouler normalement, notre rôle est de faire la navette le long des colonnes afin de maintenir liaison avec l'Etat Major du régiment et aussi, de temps en temps de pousser une pointe afin de reconnaître les points de ravitaillement et préparer un cantonnement pour la nuit.

La durée et les lieux de stationnement dans cette région me manquent, je n'ai pas rédigé de carnet de route, c'est dommage.

Mais la majorité d'entre nous ont d'autres soucis. Je me rappelle avoir séjourné quelques temps près d'un fort dont la devise est « Plutôt mourir que de se rendre ». Plusieurs jours se passent en toute tranquillité, les populations civiles sont évacuées laissant presque tout sur place.

Notre division légère d'infanterie est cantonnée de part et d'autre du massif forestier des Eparges, nom historiquement célèbre avec tant d'autres, en raison des luttes sanglantes qui s'y sont déroulées pendant la guerre 1914-1918.



1940— plan de la retraite des armées françaises

Nous pensons à juste titre que nous sommes à cet endroit pour défendre la citadelle de Verdun. Mais dès les premiers jours de juin, ordre nous est donné de nous tenir prêts à faire mouvement. En effet, le lendemain, un nombre important d'autocars et de camions viennent embarquer nos unités. Nous reprenons notre rôle de convoyeurs et comme nous sommes souvent isolés sur nos machines, nous avons comme objectif Montmirail, département de la Marne. Heureusement que j'ai ce point de repère car j'ai une petite panne d'allumage. La remise en état est fait par un soldat belge cantonné dans un village, je fonce ensuite rapidement pour rejoindre mon convoi que je rattrape dans un endroit boisé. Tous les véhicules sont rangés en bordure de route. Les hommes en descendent et prennent la formation de combat. Naïvement, je pense à un exercice, car nous sommes encore loin de l'objectif qui nous est assigné.

Mais dès les premiers moteurs arrêtés, nous entendons quelques rafales d'armes automatiques. Je questionne le colonel sur cette provenance qui me répond que nous sommes en contact avec l'ennemi. Il fait presque nuit et toute la journée, nous avons bénéficié d'un temps bouché avec crachin et l'aviation allemande ne s'est pas manifestée.

Un peu plus tard, j'ai comme mission de porter un pli au Commandement du 1^{er} bataillon ainsi qu'une carte, je ne peux le repérer malgré ma bonne volonté. Vers minuit, j'essaie de retrouver mon Colonel, il n'est jamais à l'endroit qui m'est indiqué. Vers minuit, je crois le rencontrer dans une ferme évacuée, il n'y reste qu'un sergent et le pharmacien qui ont préparé un repas à base de volaille et après tout pourquoi ne pas en profiter et attendre le jour pour partir à la recherche de mon P.C très agité et mouvant.

Le lendemain, je cherche toujours, les avions sont de la partie et mitraillent sur les routes et ce qui bouge. Au moins, nous n'avons pas trop peur sur nos motos puisque nous n'entendons pas les oiseaux de mort. Nous plongeons dans le fossé ou dans un abri au regard des piétons sur la route et cela sans prendre le temps de descendre de la machine. Après une alerte et sur renseignements, j'arrive tout de même à repérer l'endroit où se trouvent mes supérieurs.

Puis tout à coup, je vois trois ou quatre de mes camarades qui suivent la voiture du Colonel et du Commandant adjoint et me font signe de les accom-



Un convoi allemand entre dans Chaource

pagner. Il est temps, les allemands entrent dans la ferme où ils sont à cinq cents mètres environ de ma position.

J'ai compris que la Marne et le Grand Morin sont franchis. Un peu plus loin, à un carrefour, nous trouvons des éléments du 71^e RI de Saint Briec qui font retraite après avoir été battus sur l'Aisne, un Général, le révolver au poing fait ce qu'il peut pour organiser un peu de résistance, pas pour longtemps.

C'est la grande débâcle et un peu plus loin, je vois André Coquard qui me dit : « J'ai failli être chopé tout à l'heure, je m'en suis tiré avec une balle dans ma boîte à biscuit qui était dans mon sac sur le porte-bagage. » Nous sommes près d'Esternay, il est fait prisonnier un peu plus tard car il est affecté au 1^{er} bataillon. Notre Colonel organise encore une petite résistance avec quelques automatiques et deux canons qui tirent quelques salves aussitôt rendues par ceux qui nous poursuivent.

Puis voyant que tout est perdu, il appelle notre jeune sous-lieutenant, lui dit de rejoindre Romilly sur Seine avec ses hommes.

Il libère son chauffeur avec sa voiture en lui donnant la même direction en disant, si on demande après moi, vous direz que je chemine sur le bord de la voie ferrée en compagnie de mon adjoint.

Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Des bruits ont couru qu'il se serait suicidé.

Il est très affecté par la mort de son fils tué au combat, en tout cas c'était un bien brave homme.

Un peu plus loin, ma moto refuse de partir, ce n'est pas trop le moment de savoir pourquoi. Le lieutenant me fait monter dans une chenillette de ravitaillement d'infanterie.

Nous nous dirigeons vers la ville d'Esternay afin de faire un plein d'essence. Pas question, quelques coups

de feu claquent et deux cavaliers fuient la ville au grand galop. Ils ont sans doute aperçu les avant-gardes allemandes.

Nous partons donc à travers champs pour essayer de prendre la route de Romilly et nous mettre à l'abri derrière la Seine.

Grace à la témérité d'un lieutenant qui vient de s'échapper de la griffe de l'ennemi avec un soldat qui nous fait franchir une crête à travers les blés, nous pouvons rejoindre la route sans encombre, impressionnés par quelques cadavres d'hommes et d'animaux.

Mais l'heure n'est pas aux sentiments ni à la méditation, nous fonçons plein gaz.

J'ai toujours pensé que l'adversaire nous a pris pour l'une de ses formations. Le temps est brouillé et nos tenues différentes des autres unités françaises.

Nous voilà rendus à la Seine. Les sapeurs du Génie sont là tous prêts à faire sauter le pont l'enjambant.

Il est déjà tout troué par les bombardements.

Sitôt, de l'autre côté, une escadrille italienne vient nous délester les quatre-vingt-dix bombes transportées par quinze avions.

Il n'y a plus de commandement, certains prennent la direction de Paris à leur perte.

Nous, les rescapés du peloton, prenons la direction de Troyes, c'est la bonne pour échapper à la captivité.



Les allemands tiennent les ponts sur la Loire (Nevers)

Un de nos camarades, Maffart, fut moins chanceux. Un éclat de bombe a perforé l'un de ses pneus le long d'un remblai de voie de chemin de fer derrière lequel nous nous sommes abrités et manque de place ou oubli, il est laissé pour compte.

Nous prenons donc la route de Troyes, c'est le soir, inutile de vous dire que nous sommes fatigués et le ventre à l'aise, aussi, peu avant la ville, nous décidons de nous reposer dans une remise située en bordure de route.

Il s'y trouve bon nombre de soldats y compris des Belges. Vers onze heures le soir, ces derniers donnent l'alerte, les boches sont à Romilly et à Troyes demain matin sans doute, alors branlebas et départ immédiat, jugeant à propos qu'il sera prudent de traverser cette dernière ville et de se reposer à la sortie en direction du Sud.

Ce qui est fait, c'est une bonne tactique, nous couchons dans la première ferme venue, les civils ne sont pas évacués au-delà de la Seine et nous savons la partie perdue puisqu'aucune unité n'est montée pour freiner l'ennemi.

Notre division doit être en réserve du Grand Quartier Général et elle n'a résisté que tout juste quarante-huit heures.

Nous pouvons nous ravitailler avec des œufs, du fromage et du lait frais avant de repartir vers Saint-Florentin en direction de la Loire.

A Auxerre, j'ai pris la place du conducteur de side-car qui transporte notre jeune lieutenant, le conducteur est épuisé, il souffre d'une conjonctivite. Mais à Clamecy, il reprend son poste, à mon tour de rejoindre la chenillette. Son conducteur est bon vivant et reste à faire je ne sais quoi en cette ville alors que les Allemands progressent de trente kilomètres par jour.

Rien ne les arrête plus, je pars donc vers Nevers à pied, fais un bout sur l'aile d'un camion et franchis la Loire avant de me reposer dans un champ.

Le lendemain en compagnie de deux camarades de régiment que le hasard a fait se rencontrer, nous nous dirigeons vers Moulins où nous sommes accueillis dans une maison en bordure de route et invités à manger.

Après un pointage dans cette place, nous sommes orientés vers Montluçon et introduits dans une caserne pour y être désarmés.

Le lendemain, il faut reprendre la route vers Clermont-Ferrand, la route est longue. Un moment j'enfourche un cheval attaché derrière une cuisine roulante. Mais je ne vais pas loin, le cheval transpire et on devine mon fond de pantalon, qu'importe, je reprends la route comme je le peux, faisant un peu de stop par ci par là et me voilà dans une caserne. Il n'y a plus de place et il faut manger, je n'ai plus d'argent et mon point de ralliement, en tant que soldat isolé, est Beaumont à cinq kilomètres au sud.

Un tram y va et la fille d'un coiffeur installé à la porte de la caserne à qui je demande des renseignements me donne cinq francs de la part de son père.

Arrivé au dépôt 92 à Beaumont, je le trouve en train d'évacuer. Seul reste un vieux commandant, je suis exténué, il me dit : « J'ai un peu de viande à te donner si tu en veux, mais rien d'autre chose, tu vas pouvoir dormir là si tu veux, il y a de la paille. »

C'était le soir, avant de me coucher, je sors voir ce qui se passe dans la rue. Tous les soldats, même ceux qui sont encadrés et équipés à neuf montent dans des camions militaires en direction du sud.

Ce voyant, j'essaie de monter dans un véhicule mais je suis prié de descendre, il ne me reste que mes jambes pour faire un nouvel effort et ne désirant me laisser prendre tout bêtement, je pars en direction de Tulle en compagnie d'un militaire et d'un civil du dépôt.

Ils m'encouragent de leur mieux mais vraiment je n'en peux plus. Les habitations sont rares dans les Monts d'Auvergne. Finalement, j'aperçois une ferme en bord de route, il y a des soldats couchés partout qui grognent d'être dérangés, je trouve une place près des vaches et aussitôt me met à dormir à poings fermés.

Le lendemain matin, au petit jour, réveillés en sursaut par des bruits de camions, nous nous précipitons à une ouverture prudemment voir de quoi il s'agit. Ce sont des camions français dont certains grimpent difficilement les rampes, je peux donc m'agripper à l'un des moins rapides et y monter avec l'aide des occupants civils, hommes et femmes, enfants et militaires. Je l'abandonne à Tulle pour rejoindre le dépôt et m'y ravitailler.

Le chef Commandant de Gendarmerie me demande où j'habite. Sur ma réponse, il me dit, ne rentre pas chez toi, les Allemands y sont comme chez moi, je suis de Rouen, demain, ils seront ici et je me rendrai à mon poste.

Mais toi, ne reste pas isolé, tâche de trouver un gradé de ton unité, c'est plus prudent.

La chance veut qu'en ville, je trouve un lieutenant que je connais et son chauffeur, il me dit : « Viens avec nous » et ils me font monter dans une camionnette bourrée de victuailles et de choses raflées dans les régions évacuées. Il y a même une musette pleine de pipes, j'en ai ramené une en souvenir.

Puis direction vers Brive la Gaillarde, je suis bien seul dans la fourgonnette, rien ne me manque.

A Brive, ces messieurs m'offrent le restaurant occupé par les officiers d'une base aérienne proche. Ils sont tous bien fringués, j'ai honte parmi ces gens-là, je suis sale et non rasé. Mon rasoir est resté dans la chenillette abandonnée à Clamecy.

Après manger, direction Sarlat, le soir mes conducteurs partent coucher en ville tandis que je dors comme un loir sur un siège du véhicule.

Le matin, au grand jour, on frappe à la vitre, ce sont

deux dames qui regrettent de ne pas m'avoir aperçu le soir et offert l'hospitalité. Elles m'invitent tout de suite à prendre le petit déjeuner, un casse-croute pour repartir, une bouteille de vin et un paquet de cigarettes disant qu'elles souhaitent que leur fils et mari trouve le même accueil.

Ces gâteries sont supprimées, je suis remis par mes convoyeurs à un camion du régiment retrouvé.

Je comprends leur manège, ils troquent des marchandises, pneus neufs et autres accessoires contre des denrées pour nourrir les vingt-neuf soldats transportés, il faut bien vivre, tout est désorganisé.

Arrivés dans la banlieue de Toulouse, à Lalande, nous sommes cantonnée et hébergés dans la salle des fêtes.

L'armistice est signé, nous sommes encadrés et nourris par l'armée.

Le soir, nous ne sommes pas très tranquilles, nous logeons avec une section de Martiniquais qui attendent leur rapatriement et ils sont très agités.

Je retrouve un bon camarade motocycliste originaire de Drancy. Il a eu la chance de retrouver sa femme évacuée. Il me prête cinquante francs que je promets de lui rendre une fois rentré.

Je n'ai plus un centime, mon prêt de soldat me sert à me faire raser deux fois par semaine.

C'est un peu plus tard notre transfert à la Caserne Niel.

Nous n'avons qu'à manger, dormir et nous promener en attendant notre démobilisation qui est effective le 24 août 1940. Nous devons franchir la ligne de démarcation le soir à dix-sept heures à Limoges et dirigés sur un dépôt afin d'y passer la nuit. Là, je rencontre François Laporte, nous faisons le voyage de retour ensemble jusqu'à la gare d'Yffiniac dans un vieux wagon fourgon, huit chevaux en long, quarante hommes, telle est sa capacité.



Ernest Gaillard pendant son incorporation

La Chapelle des Aubiers

La chapelle du château des Aubiers a été reconstruite à la fin du XIXe siècle, en même temps qu'on bâtissait le nouveau château.

Elle a été édifée à la même place que la précédente en utilisant quelques vestiges de celle-ci.

La chapelle précédente datait du début du XVIIe siècle.

La chapelle est construite en granite, moellons et pierre de taille sur un plan rectangulaire. Elle est composée d'un vaisseau unique et d'un mur-pignon à clocheton appareillé en maçonnerie. Les chevets sont à pans coupés. La couverture est en ardoise.

Cette chapelle est dédiée à la Sainte Famille. Un tableau datant du XVIIIe siècle en représente la scène.



Les représentations artistiques de la Sainte Famille sont nombreuses, notamment parce qu'elle forme la famille idéale dans la symbolique chrétienne: un couple aimant avec un enfant chéri, vivant modestement et honnêtement de son travail, respectueuse des lois et des conventions sociales.

Elle symbolise les vertus familiales pour les chrétiens.



La décoration intérieure, si on exclut cette peinture est entièrement de la fin du XIXe siècle, avec des statues représentant Saint Charles Borromée, le Sacré Cœur de Jésus, Saint Michel, Saint Antoine de Padoue et Saint Médard.

Vitrail représentant Charles Borromée



Les vitraux sont consacrés à Charles Borromée et Sainte Thérèse d'Avila.

Charles de la Noue qui fit construire le nouveau château des Aubiers en 1895 était zouave pontifical et ultra-montiste, ce qui voulait dire qu'il était très attaché aux valeurs liées à la hiérarchie vaticane. affirmant la primauté spirituelle et juridictionnelle du Pape sur le pouvoir politique et donc la subordination de l'autorité civile à l'autorité ecclésiastique.



Statue du Sacré Cœur de Jésus



Il n'est donc pas surprenant qu'on retrouve des représentations de ces Saints mystiques dans la Chapelle.

En tant que député de la circonscription, il fut évidemment un adversaire farouche des lois de laïcisation de la vie publique. PC

Vestiges de l'ancienne chapelle

Quand Hillion avait sa forge



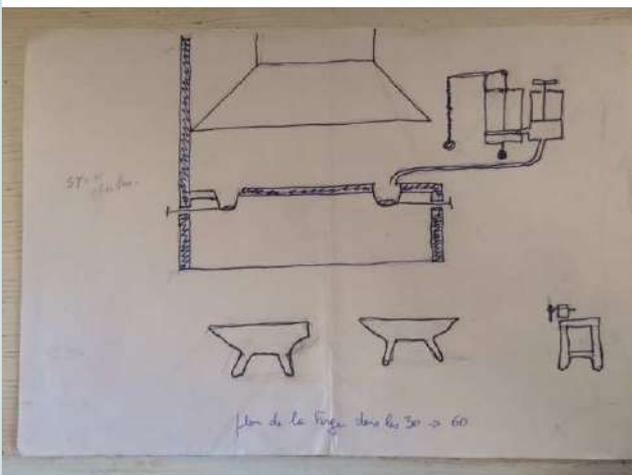
Julien Gillette

Au milieu du siècle dernier, jusqu'au début des années soixante, quasiment venait au bourg d'Hillion, près de l'église Saint Jean-Baptiste, pouvait entendre du matin au soir le bruit métallique d'un lourd marteau frappant une enclume.

Au fond de la "Venelle de la Forge", dont le nom rappelle l'existence de cet artisanat aujourd'hui disparu, le maréchal-ferrant était à l'œuvre pour ferrer les chevaux, cercler les roues de charrettes et réparer les engins agricoles.

Julien Gillette, quatre-vingt-onze ans en cette année 2019, et décédé depuis l'écriture de cet article, dernier forgeron d'Hillion, se souvient :

"La forge du bourg existait bien avant moi. Mon grand-père et mon père ont été forgerons au même endroit depuis la fin du XIX^{ème} siècle. Mon grand-père François, surnommé "Chino", a bâti la maison actuelle en 1914, sans doute en



agrandissant un bâtiment déjà existant. Mais auparavant je pense qu'il avait appris le métier chez un forgeron des Ponts-Neufs. Tous les cultivateurs des alentours avaient besoin de



passer régulièrement à la forge, notamment pour ferrer les chevaux. Dans la commune il en existait une à St-René, une aux Ponts-Neufs et une à Fortville. Celle-là a fermé après la guerre dans les années 1945-1946.



"L'opération de ferrage pouvait durer environ une heure à une heure et demie. Cela dépendait de la bonne volonté de la bête. On changeait le plus souvent les quatre fers. Il pouvait y avoir beaucoup d'agitation, surtout pour les jeunes chevaux qui n'avaient jamais été ferrés. Certains se couchaient les pattes en l'air. On a eu de sacrées séances et ça pouvait être du cirque."

« Les fers venaient d'Anzin (Nord) car mon père Jules n'aimait pas la qualité de ceux de Saint-Brieuc. Pour les chevaux de selle on choisissait la taille « zéro » puis pour les chevaux de labours on prenait du « un » ou du « deux » selon la taille du sabot. Il y avait aussi du « trois » pour les sabots de taille exceptionnelle »



"La forge comptait deux enclumes et deux feux distants de près de deux mètres pour pouvoir chauffer en même temps le cercle de fer destiné aux roues de charrette. Elle possédait aussi un ingénieux système de soufflerie à deux cylindres permettant, contrairement au soufflet, d'attiser le charbon en continu. Quand on tirait sur la chaîne le premier cylindre remplissait également le second cylindre et ainsi de suite".

"Durant la guerre la forge a été occupée à partir de 1941. Les Allemands avaient leurs propres



Les troupes allemandes dans le bourg en 1940

forgerons et mon père n'avait plus accès qu'à un petit bout d'atelier. C'est alors qu'il s'est mis à réparer les bicyclettes pour pouvoir survivre. Certains jours les allemands feraient tant de chevaux qu'il y avait une file tout le long de la venelle et jusque devant l'église !".

« De la forge il ne me reste malheureusement aucune photo. Mais j'ai encore les marteaux les pinces et les limes et aussi le tablier en toile de mon père. On faisait tout naturellement sans gants et le ferrage se faisait dehors. Le métier était exigeant ».

C'est un métier qui s'exerce désormais le plus souvent de façon itinérante, au gré des ferrages des chevaux d'équitation, devenus infiniment plus nombreux que les chevaux de trait dans nos campagnes.

« Avec mon père j'ai tout fait: d'abord la forge, mais aussi les vélos et les cyclomoteurs puis, avec l'arrivée des premiers tracteurs, la transformation des engins agricoles pour les adapter, notamment les remorques, beaucoup de remorques et enfin la mécanique automobile ».

« Je me suis débrouillé comme j'ai pu car j'ai dû apprendre sur le tas, notamment à l'armée en 1948, au Maroc, où j'ai été mobilisé comme mécano ». Puis j'ai ouvert mon garage dans le prolongement de la forge sur un terrain donnant sur la rue de Fontreven en avril 1961. Mon père a continué un moment la forge jusqu'en 1964 avant de devoir arrêter pour raisons de santé ».

“Il y a eu aussi du changement quand les mytiliculteurs des Charentes sont arrivés dans les années 60. Ils avaient du matériel américain. Des 4/4, des 6/6, des GMC, on avait tout cela en entretien et il a fallu embaucher. Nous avons été jusqu'à cinq avec un apprenti au garage. J'ai passé la main en 1990.”

(Propos recueillis par Jean-Jean-François Le Mounier)



La forge du bourg sur une carte postale des années 1950



Retour de chasse avec le garde-chasse de Bonabri, Jules Gillette (au centre) et Jean Guernion (à gauche)

Mathurin Guernion, maire de Hillion en 1945 et combattant de la 1ère guerre mondiale

Des renseignements erronés nous ont fait insérer dans le livre « Hillion au fil de ses maires » une photographie de Mathurin Guernion qui n'est pas la bonne. Nous avons pu retrouver une photo de lui depuis, trop tard pour modifier le livre, mais suffisamment tôt pour l'insérer dans le bulletin et en profiter pour rappeler le parcours de cet homme pendant la première guerre mondiale.

Mathurin Guernion est né le 25 novembre 1891 à Hillion. Ses parents sont Mathurin Guernion, et Jeanne Marie Le Maréchal,, cultivateurs demeurant à la Croix Petit Pierre.

Il est le septième des huit enfants du couple.

Mathurin Guernion père décède le 9 octobre 1898 laissant une veuve et 6 enfants. Tout le monde doit se mettre au travail. Malgré tout, notre jeune Mathurin va à l'école et reçoit une instruction correcte. Lors de son conseil de révision en 1910, il est classé 2 en degré d'instruction générale, c'est-à-dire qu'il sait lire et écrire

Par cette même fiche, on dispose de quelques indications sur son physique. On sait qu'il mesure 1,63 mètre, qu'il a les cheveux châtain clair et les yeux bleus.

Il commence son service militaire en octobre 1912 au 70^{ème} RI. Il est incorporé deux ans plus tard, à l'âge de 22 ans, lors de la mobilisation générale, le 2 août 1914, dans ce même régiment, comme soldat de seconde classe.

Il passe caporal dès le mois de décembre, mais il sera cassé de ce grade pour absence illégale en 1916.

Avec son régiment, il participe aux combats de Champagne de 1914.

Le 22 août, le mouvement tournant des Allemands s'accroissant, commence la retraite de Belgique, où, pendant quinze jours, accomplissant des étapes très longues, par une chaleur torride, marchant de nuit et de jour, sans ravitaillement, le régiment a la douleur de voir « les barbares envahir le territoire national ». (sic Journal de marche du 70ème RI).

Le 29 août, s'engage la bataille de Guise ou de l'Oise, pendant laquelle le 70ème est engagé devant les villages de Sains et Richaumont. Le 70ème repasse l'Aisne le 2 septembre, puis la Marne le 4. Le 13 septembre Mathurin Guernion est blessé au pied, ce qui lui occasionne une plaie au niveau de la cheville, à la malléole interne. Il passe quelque temps à l'hôpital, au moment où son régiment cesse pour un temps les combats.



Du 23 au 27 septembre, c'est enfin le repos ; depuis 38 jours le 70^{ème} marche et combat sans arrêt. Le 28 septembre, le 70ème quitte la Ve armée et embarque pour la région du Nord.

Le 1er bataillon et le 41ème d'infanterie combattent du 1er au 6 octobre avec la 20ème D.I. dans Neuville-Vitasse, Mercatel, Agny. En 1915, il participe aux batailles en Artois, mais évacué malade le 9 octobre 1915, il reste au dépôt jusqu'en mars 1916 où il rejoint les nombreux soldats mobilisés dans les combats autour de Verdun, au bois d'Avocourt et à Cumières- Mort Homme

C'est dans cette période difficile que Mathurin Guernion est cassé de son grade pour « absence illégale ». Il quitte pour cette raison le 70ème RI pour rejoindre le 294ème RI.

Mathurin Guernion est de nouveau blessé le 17 mai, et sera hospitalisé jusqu'au 4 août.

En novembre 1917, il est transféré au 58ème RI dans l'armée d'Orient. Il se retrouve ainsi en Bulgarie lors du coup de main du 5 mars 1918 sur les tranchées bulgares.

Rapatrié en juillet 1918, il ne participera plus à d'autres combats, mais aura eu le temps d'être infecté par le paludisme. Ce qui lui vaudra, sur décision de la commission de réforme en 1920, puis en 1923, l'attribution d'une pension de 20% pour « séquelles de paludisme respiratoire soufflante au sommet droit », ainsi que pour ses cicatrices au bras gauche.

Il est démobilisé complètement en 1929, mais reste affecté à la réquisition des chevaux jusqu'en 1931.

Son frère Louis, né en 1886, fut prisonnier à Friedriechfeld, s'en évada, embarqua à Dakar dans l'artillerie coloniale, et mourut de ses blessures à 35 ans sans être déclaré « mort pour la France ». PC

Ecole Ste Jeanne d'Arc—1946

1946

1^{er} rang (en bas)

Marie Guernion
Jeannine Gaubert
Marie Cornillet
Denise Lucas
Thérèse Chapelain
Clotilde Delanoé
Thérèse Pichard
Marie Guinard
Lucie Chapelain
Denise Campion
Germaine Chaplain
Cécile Guernion
Marie Claire Pichard

2^{eme} rang

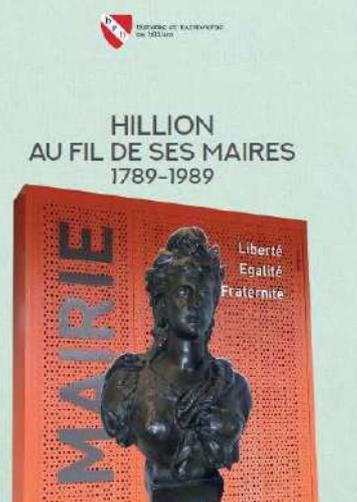
Marie Thérèse Chaplain
Gabrielle Guernion
Yvonne Le Pape
Yvonne Guinard
Francine Guinard
Yvonne Guinard
Fernande Galais
Marie Gilette
Yvonne Souplet
Marie Thérèse Guernion
Bernadette Verdes
Helene Youkevitch

3^e rang

Monique Chaplain
Madeleine Guernion
Jeannine Verdes
Madeleine Famel
Marie Souplet
Yvonne Blanchard
Simonne Souplet
Clotilde Le Pape
Louise Guernion
Monique Campion
Geneviève Guernion



Dédicaces du livre « Hillion au fil de ses maires »



Le 30 novembre 2019, Patrick Chantot a dédié son ouvrage « Hillion au fil de ses maires– 1789-1989 » le matin à la médiathèque, et l'après-midi dans son bureau. Plus de 200 souscripteurs ont acheté le livre.

Il en reste heureusement! Vous pouvez l'acquérir au prix de 19 euros auprès de l'association Histoire et Patrimoine de Hillion aux deux adresses mentionnées ci-dessous.

Grâce à ses recherches documentaires approfondies, ce livre met en scène les grands événements, parfois les soubresauts qu'a connus la commune, mais aussi ce quotidien des maires qui ont consacré parfois de très nombreuses années de leur vie à assurer le développement du territoire et le lien entre les habitants.

On mesure à travers ces récits l'engagement, le dévouement, l'abnégation même, de la plupart des maires dont le quotidien a été souvent difficile, en butte à des attentes divergentes de la population.



La riche iconographie présentée rend palpable, de façon concrète, la vie de la commune tout au long de ces deux siècles, rendant très accessible cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à la commune, et en priorité à ses habitants.

Nous contacter :

Patrick Chantot 0296322964

patrick.chanot@wanadoo.fr

Alain Lafrogne 0296323852

ma.lafrogne@free.fr

EXPO HPH 2020

Au moins de juin, HPH organisera son exposition annuelle. Cette année, le thème concernera les vieux bistros de Hillion. Nous recherchons des documents, photos, et surtout des objets de ces estaminets. Merci de nous contacter si vous en possédez, pour que nous puissions les intégrer à cette exposition

<http://www.histoire-patrimoine-hillion.fr/>